

MISTERIOSO-119

BLUE-S-CAT

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

- LA DAME DU CAFÉ D'EN FACE/JAZ, 1998
(nouvelle édition de JAZ in LE SAS/JAZ/ANDRÉ, Monologues pour femmes, 2008)
- BIG SHOOT/P'TITE-SOUILLEURE, 2000
- LE MASQUE BOÎTEUX, Histoires de soldats, 2003
- BRASSERIE, 2006
- LES CRÉANCIERS, in 25 PETITES PIÈCES D'AUTEURS, 2007
- LES RECLUSES, 2010
- NEMA, 2011
- FRÈRES DE SON (Koffi Kwahulé et le jazz : entretiens), avec Gilles Mouëllic, 2007

Chez d'autres éditeurs

- CETTE VIEILLE MAGIE NOIRE, éditions Lansman, 1993
- BINTOU, éditions Lansman, 1997
- ... ET SON PETIT AMI L'APPELAIT SAMIAGAMAL, in BRÈVES D'AILLEURS,
Actes Sud-Papiers, 1997
- IL NOUS FAUT L'AMÉRIQUE!, éditions Acoria, 1997
- FAMA, éditions Lansman, 1998
- LES CRÉANCIERS, in VOCI MIGRANTI, Lunaria, Rome, 2000
- VILLAGE FOU OU LES DÉCONNARDS, éditions Acoria, 2000
- EL MONA, in LIBAN, ÉCRITS NOMADES 1, éditions Lansman, 2001
- UNE SI PAISIBLE JOLIE PETITE VILLE, in THÉÂTRES EN BRETAGNE n° 10, 2001
- CES GENS-LÀ, in SIÈCLE 21 n° 2, 2003
- SCAT, in CINQ PETITES COMÉDIES POUR UNE COMÉDIE,
éditions Lansman, 2003
- GOLDEN GIRLS, in THÉÂTRE/PUBLIC n° 169-170, 2003
- BABYFACE (*roman*), Gallimard, coll. «Continents Noirs», 2006
- AVE MARIA, éditions Lansman, 2008
- LA MÉLANCOLIE DES BARBARES, éditions Lansman,
coll. «Urgence de la jeune parole», 2009
- MONSIEUR KI (*roman*), Gallimard, coll. «Continents Noirs», 2010

KOFFI
KWAHULÉ

MISTERIOSO-119
BLUE-S-CAT

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

La collection RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre contemporain et à les accompagner dans leurs recherches. Pour proposer des textes à lire et à jouer.

Cette collection bénéficie du soutien de la **SACD**

© 2005, éditions THÉÂTRALES,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-187-4 • ISSN : 1760-2947

Photos de couverture : Copyleft Grore Images.

Misterioso-119 est une commande du Théâtre national de Bretagne.



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de l'un des textes de ce recueil, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

MISTERIOSO-119

Pour P'tite-Grenouille

*Ne demande jamais ton chemin
à quelqu'un qui le connaît
car tu ne pourras pas t'égarer.*

Rabbi Nahman de Bratslav

I – Une enfance heureuse

Quelqu'un connaît la fille qui n'arrête pas de jouer cette musique à fendre l'âme du silence

Pourquoi faut-il que je prouve à chaque fois ce que je vauX

J'ai eu une enfance plutôt belle. Une enfance heureuse même. De la tendresse. De l'amour. J'ai reçu beaucoup d'amour. De mon père. De ma mère. De bons parents

Regardez, j'ai réussi à faire entrer un marteau

Ce pays, plus de vingt ans déjà que j'y suis née, et pourtant, comment dire ça, je n'arrive pas à me sentir de ce pays

Alors raconte

C'est intime

Se sentir seul c'est chercher quelqu'un à aimer

Tout ce sang

Elle ne sait rien jouer d'autre, cette fille, que ce chant pour hâter la mort

Ce sang partout

J'aime les caresses, parce qu'après je m'ennuie

C'est que du sang

C'est que du sang

C'est que du sang

Caresser c'est imposer attente à la chair

Il les trouve trop gros

Un homme à aimer

Oui, mais tout de même

Après

Il disait que ça l'effrayait

Après quoi

Un homme qui se laisse aimer

Mon père dit toujours Tuer c'est éteindre en soi la lumière
Les gros seins ça l'effrayait
Donne-moi le tuyau
Montre-les-moi
Après. Après tout à l'heure
Après le sang. Et ouvre le robinet
J'aime ses caresses
Peut-être que je savais mais que je me refusais à l'idée que
Tout ce sang, ça me rappelle la première fois, quand mon homme m'a
étendue sur sa table de boucher, il est garçon boucher mon homme à
moi, et qu'il m'a fendue et qu'il m'a fendue et qu'il m'a fendue comme
une pastèque
Six mois que je suis là, et déjà j'ai pris dix kilos
J'aime les enfants. J'étais animatrice dans une école maternelle. J'ai
toujours aimé les enfants
Remarque, pour de gros seins tu as des tétons vachement sensuels
Mais vas-y, raconte
Tu dis ça pour me faire plaisir
Ce n'est pas le moment, j'ai dit
La veille déjà, il m'avait pour la je ne sais combienième fois dit Tu dois
te les faire opérer
Dépêchons! Nettoyons! Nettoyons avant que Mère Supérieure ne s'en
mêle
En Amérique, au bout d'un an, je me serais sentie Américaine. Mais ici
J'aime qu'il impose attente à ma chair
Celle qui va cafter que j'ai un marteau, je lui défonce l'os du front avec
J'ai eu de bons parents. Une enfance heureuse. De l'amour.

II – Une vie sans fenêtre

Regardez-moi, je ne suis pas d'ici, de dedans, je suis de dehors. Je mène une vie sans fenêtre. Je n'ai pas de chien, je n'ai pas de chat, je n'ai pas de poisson rouge, je n'ai pas d'ami, je n'ai pas de mari, je n'ai pas d'enfant. Une vie sans fenêtre. Peut-être la raison pour laquelle j'aime tant me retrouver ici, dedans. Regardez-moi, je ne suis pas d'ici, de dedans, je suis de dehors. Regardez-moi, je suis comédienne, intervenante artistique, je suis dedans pour un remplacement, au pied levé. Quelques semaines déjà que je viens ici, dedans. Chaque jeudi. L'intervenante précédente est tombée du septième étage. On dit Un suicide. On dit aussi Elle n'est pas tombée toute seule. On dit encore On l'a poussée. Mais un accident, on a conclu. Avant elle, deux autres avaient disparu. Sans laisser de corps. Regardez-moi, dans quelques jeudis j'aurai terminé mon contrat, les portes de dedans se seront refermées derrière moi, définitivement. Et ce jour-là, ce jeudi-là, je prie le ciel qu'il ne voie jamais le jour. Car ma seule fenêtre est ici, dedans. Regardez-moi, d'ici quelques jours je serai morte. Cette fille le dit à qui veut l'entendre, le raconte partout, le raconte sans chuchotements, le raconte à tue-tête afin que cela parvienne à mes oreilles. Regardez-moi, ai-je l'air d'une dinde? Ai-je l'air d'une truie? Suis-je grosse? Car c'est moi la grosse dinde. Car c'est moi la grosse truie. Car c'est moi la grosse. Regardez-moi, d'ici quelques jours cette fille m'aura tuée.

BLUE-S-CAT

*À Djaha N'Go
L'Aînée
En mémoire*

*Celui qui siège dans les cieux rit,
l'Éternel se moque d'eux.*

Psaume 2, 4

Ascension.

Elle est élégante.

Il est élégant.

Ascension de la femme et de l'homme sur What A Wonderful World, par Louis Armstrong (la version la plus ouatée).

Tous deux semblent heureux. Sereins tout au moins.

Ils ondulent, chacun dans son coin, sur la musique. Imperceptiblement.

Ascension.

Ils semblent, bien que les corps soient relativement proches l'un de l'autre, ne pas se rendre compte/ne pas tenir compte de la présence de l'autre.

Chacun est dans sa bulle, heureux ; les yeux mi-clos, ils exécutent de manière symétrique, et sans même s'en apercevoir, les mêmes minuscules petits mouvements de danse.

Ballet léger de corps en apesanteur. Imperceptiblement au diapason l'un de l'autre. Heureux.

Ascension.

Mais bientôt la musique toussote, se délite, devient pâtreuse, larmoyante, lamentable, comme si tous ses ressorts avaient lâché, puis meurt prématurément.

L'homme s'arrête de danser, et ouvre les yeux.

Les yeux mi-clos, la femme semble ne s'apercevoir de rien et continue de « planer » ...

Jusqu'à ce que l'ascenseur s'immobilise.

La femme ouvre enfin les yeux, et s'arrête de danser.

•••

La femme, presque en apnée, guette un bruit, un appel, un signe. Mais rien. Y a-t-il quelqu'un ?

Silence.

Elle court en rond comme une souris en cage.

Ça ne va pas recommencer ?

Ça ne va pas recommencer ?

Ça ne va pas recommencer ?

Soudain, peut-être de rage, de frustration peut-être, elle se met à se cogner la tête contre la paroi de l'ascenseur...

•••

L'homme, lui, n'a pas bronché, n'a pas esquissé le moindre mouvement, comme si l'image de la femme se cognant la tête contre la paroi de l'ascenseur n'avait jamais existé.

• • •

Mufle. C'est un mufle. Un autre m'aurait dit Arrêtez vous pouvez vous faire mal. Vous allez vous faire mal. Vous vous faites mal. Pour l'amour du Ciel arrêtez. Le genre de paroles que l'on prononce dans ces moments-là. Ça n'a l'air de rien ces petits mots ces gestes de rien du tout ces petits riens mais ça cicatrise. Un autre se serait inquiété aurait sorti son mouchoir Vous n'êtes pas blessée? Faites-moi voir? Laissez-moi faire quelque chose madame. Mais monsieur lui reste imperturbable les mains enfoncées dans les poches les deux mains bien au fond de ses poches. Mais à d'autres pas à moi à d'autres.

Elle ouvre fébrilement son sac à main.

Elle s'apprête à en retirer quelque chose, mais hésite.

Elle regarde l'homme ; elle l'observe.

L'homme la regarde, neutre.

Un temps.

Elle retire tranquillement sa main sans rien sortir du sac à main.

Elle le referme très lentement sans quitter l'homme du regard.

Mufle.

• • •

C'était là.

On n'a rien voulu voir.

Rien voulu sentir.

Rien voulu entendre.

On s'est détourné,

on a fait l'autruche,

on a fermé les yeux,

on s'est bouché le nez,

on s'est recouvert les oreilles,

on s'en est détourné.

On a fait comme si.

Puis,
à force de le voir se planter
dans l'axe du regard,
dans le sens du vent,
à force de l'entendre hurler à tue-tête,
on réalise que.
On se rend compte que.
On se rend.
Ça te tombe dessus comme ça,
comme une tuile.
Du toit.
Du ciel.
Du.
On comprend alors que
sa vie est aussi dérisoire que
la plupart des vies.
Que toutes.
Simple constat.
Un jour on se rend.
Sans renoncer.
On bande les muscles,
on serre les dents et,
l'âme fendue d'un sourire de Bouddha,
on se lance dans l'arène
pour 37 % au lieu de 20 %.
Mélidéscha dit
Ça vaut le coup.
Mélidéscha dit
Aucune raison de se laisser marcher sur les pieds.
Mélidéscha dit
Faut continuer à y croire.
Mélidéscha dit
C'est vital.
Mélidéscha dit
Pas question de lâcher quoi que ce soit ;
on ne va tout de même pas
permettre aux autres de nous.
Non.